

20 à vous dans ce séjour paisible ; et les touchants attraits de la nature, et l'inaltérable pureté de l'air, et les mœurs simples des habitants, et la sagesse égale et sûre, et l'aimable pudeur du sexe, et ses innocentes grâces, tout ce qui frappait agréablement mes yeux et mon cœur leur peignait celle que vous cherchez.

O ma Julie, disais-je avec attendrissement, que ne puis-je prolonger mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur et non du regard des hommes ! Que ne puis-je ici rassembler toute mon âme en toi seule, et devenir à mon tour l'univers pour toi ! Charms adorés, vous jouiriez alors des hommages qui vous sont dus ! Délices de l'amour, c'est alors que nos cœurs vous savoureraient sans cesse ! Une longue et douce ivresse nous laisserait ignorer le cours des ans : et quand enfin l'âge aurait calmé nos premiers feux, l'habitude de penser et sentir ensemble ferait succéder à leurs transports une amitié non moins tendre. Tous les sentiments honnêtes, nourris dans la jeunesse avec ceux de l'amour, en rempliraient un jour le vide immense : nous pratiquerions au sein de cet heureux peuple, et à son exemple, tous les devoirs de l'humanité : sans cesse nous nous unirions pour bien faire, et nous ne mourrions point sans avoir vécu.

A son retour du Valais, Saint-Preux s'installe à Meillerie, en face de Vevey, de l'autre côté du lac de Genève ; les deux jeunes gens se voient en secret. Claire, cousine et intime amie de Julie, Milord Edouard, ami anglais de Saint-Preux, et Julie elle-même ont beau tenter de fléchir M. d'Etange, celui-ci ne veut pas entendre parler d'une mésalliance ; il a d'ailleurs promis la main de sa fille à un gentilhomme qui lui a sauvé la vie, M. de Wolmar. Il faut donc que Saint-Preux s'éloigne de nouveau.

II^e PARTIE. Julie et Saint-Preux souffrent cruellement de leur séparation. Milord Edouard leur propose de se réfugier en Angleterre, où les lois leur permettraient de se marier. Mais Julie refuse, pour ne pas désespérer ses parents. De Paris, Saint-Preux lui fait part de ses réflexions critiques sur la société française et sur les spectacles, opéra, comédie, tragédie.

III^e PARTIE. Cependant Julie tombe gravement malade ; Saint-Preux accourt auprès d'elle et contracte à son tour la petite vérole. Une fois remise, Julie doit se résigner à épouser M. de Wolmar. Saint-Preux lui a rendu sa liberté, mais il touche au fond du désespoir. Il pense au suicide, tentation qui a hanté Rousseau lui-même. Milord Edouard parvient à l'en dissuader, et le décide à s'embarquer sur une escadre anglaise qui va faire le tour du monde.

Adieu

Voici la fin de la III^e partie (lettre 26). SAINT-PREUX va embarquer à Plymouth sur l'escadre de M. Anson. Julie est mariée, il ne doit plus lui écrire ; il adresse donc sa lettre à Claire, devenue Mme d'Orbe, mais c'est à Julie que parle son cœur, dans le lyrisme passionné de ce pathétique adieu.

Je pars¹, chère et charmante cousine, pour faire le tour du globe ; je vais chercher dans un autre hémisphère la paix dont je n'ai pu jouir dans celui-ci. Insensé que je suis ! je vais errer dans l'univers sans trouver un lieu pour y reposer mon cœur² ; je vais chercher un asile où je puisse être loin de vous ! mais il faut respecter les volontés d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un père³. Sans espérer de guérir il faut au moins le vouloir, puisque Julie et la vertu l'ordonnent.

— 1 Je pars et il faut partir encadrent ces adieux : préciser l'effet produit. — 2 Sénèque notait déjà qu'il est vain de chercher dans les

voyages la guérison de l'âme. — 3 Milord Edouard, qui a décidé Saint-Preux à s'éloigner de Julie.

Dans trois heures je vais être à la merci des flots ; dans trois jours je ne verrai plus l'Europe ; dans trois mois je serai dans des mers inconnues où règnent d'éternels orages⁴ ; dans trois ans peut-être⁵... Qu'il serait affreux de ne vous plus voir ! Hélas ! le plus grand péril est au fond de mon cœur : car, quoi qu'il en soit de mon sort, je l'ai résolu, je le jure, vous me verrez digne de paraître à vos yeux, ou vous ne me reverrez jamais⁶...

Votre amie a donc ainsi que vous le bonheur d'être mère ! Elle devait donc l'être⁷ !... Ciel inexorable !... O ma mère, pourquoi vous donna-t-il un fils en sa colère⁸ ?

Il faut finir, je le sens. Adieu, charmantes cousines⁹. Adieu, beautés incomparables. Adieu, pures et célestes âmes. Adieu, tendres et inséparables amies, femmes uniques sur la terre. Chacune de vous est le seul objet digne du cœur de l'autre. Faites mutuellement votre bonheur. Daignez vous rappeler quelquefois la mémoire d'un infortuné qui n'existait que pour partager entre vous tous les sentiments de son âme, et qui cessa de vivre au moment qu'il s'éloigna de vous. Si jamais... J'entends le signal et les cris des matelots ; je vois fraîchir le vent¹⁰ et déployer les voiles ; il faut monter à bord, il faut partir. Mer vaste, mer immense, qui dois peut-être m'engloutir dans ton sein, puissé-je retrouver sur les flots le calme qui fuit mon cœur agité¹¹ !

IV^e PARTIE. A Clarens, sur la rive est du lac, entourée de son mari, de leurs deux fils, de Claire d'Orbe, maintenant veuve, et de sa fille, Julie semble avoir trouvé la paix. M. de Wolmar n'ignore rien de ce qui s'est passé entre elle et Saint-Preux, mais, dans sa grandeur d'âme, il invite Saint-Preux à venir vivre parmi eux dès son retour de voyage. On imagine l'émotion des deux amants lorsqu'ils se retrouvent ; mais pourront-ils vivre ainsi côte à côte sans succomber à la passion ? une telle existence ne risque-t-elle pas, loin de les rendre heureux, d'être un supplice de tous les instants ?

LA PROMENADE SUR LE LAC

M. de Wolmar est absent : il s'est proposé de « guérir » les deux amants et son départ est une épreuve dont il est persuadé qu'ils sortiront vainqueurs. Voici donc Saint-Preux et Julie seul à seule, livrés au charme périlleux de leurs souvenirs d'amour. La matinée est calme cependant : la présence des bateliers, un coup de vent sur le lac sont venus les distraire. Mais après le repas de midi, ils parcourent ensemble les rochers de Meillerie où jadis Saint-Preux errait, solitaire, songeant à sa Julie. Avec les souvenirs, l'émotion les envahit : elle va croître peu à peu jusqu'à un paroxysme. La vérité psychologique, l'harmonie subtile et prenante du décor, des sentiments et de l'expression font de cette page célèbre l'un des plus beaux moments de la *Nouvelle Héloïse*. (IV, 17 ; SAINT-PREUX à Milord Edouard).

Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous séparâmes¹. Elle voulut rester seule, et je continuai de me promener sans trop savoir où j'allais. A mon retour, le bateau n'étant pas encore

— 4 Note très romantique. — 5 Compléter la pensée ; cf. *Si jamais...* l. 22. — 6 Est-ce vraiment à Claire que ces mots s'adressent ? — 7 Quel bonheur pour Saint-Preux s'il eût été le père de cet enfant, que Julie a donné à M. de Wolmar ! — 8 Cf. Chateaubriand : «...la chambre où ma mère m'infligea la vie. » — 9 Saint-Preux ne peut plus feindre

d'écrire seulement à Claire. — 10 Le vent devenir plus fort (terme de marine). — 11 Cette lettre lyrique se termine sur un décasyllabe.

— 1 Quelle impression nous laisse cette première phrase ? Montrer comment cette impression se précise ensuite.

prêt, ni l'eau tranquille, nous soupâmes tristement, les yeux baissés, l'air rêveur, mangeant peu et parlant encore moins. Après le souper, nous fûmes nous asseoir sur la grève en attendant le moment du départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, et Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau ; et, en m'asseyant à côté d'elle, je ne songeai plus à quitter sa main.

10 Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré² des rames m'excitait à rêver³. Le chant assez gai des bécassines, me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer m'attristait. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet⁴ chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

Je commençai par me rappeler une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours. Tous les

20 sentiments délicieux qui remplissaient alors mon âme s'y retracèrent pour l'affliger ; tous les événements de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs,

*E tanta fede, e si dolce memoria,
E si lungo costume⁵ !*

ces foules de petits objets qui m'offraient l'image de mon bonheur passé ; tout revenait, pour augmenter ma misère présente, prendre place en mon souvenir. « C'en est fait, disais-je en moi-même, ces temps, ces temps heureux ne sont plus ; ils ont disparu pour jamais. Hélas ! ils ne reviendront plus ; et nous vivons, et nous sommes ensemble, et nos cœurs sont toujours unis ! » Il me semblait que j'aurais porté⁶ plus patiemment sa mort ou son absence, et que j'avais moins souffert tout le temps que j'avais passé loin d'elle. Quand je gémissais dans l'éloignement, l'espoir de la revoir soulageait mon cœur ; je me flattais qu'un instant de sa présence effacerait toutes mes peines ; j'envisageais au moins dans les possibles un état moins cruel que le mien. Mais se trouver auprès d'elle, mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, et presque en la possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi ; voilà ce qui me jetait dans des accès de fureur et de rage qui m'agitèrent par degrés jusqu'au désespoir. Bientôt je commençai de rouler dans mon esprit des projets funestes, et dans un transport dont je frémis en y pensant, je fus violemment tenté de la précipiter

40 avec moi dans les flots, et d'y finir dans ses bras ma vie et mes longs tourments. Cette horrible tentation devint à la fin si forte que je fus obligé de quitter brusquement sa main pour passer à la pointe du bateau.

— 2 Régulier. — 3 Cf. p. 340 l. 9-18. — de Rousseau) ; vers de Métastase (1698-1782), poète italien que Rousseau cite volontiers (cf. p. 292, n. 2). — 6 Supporté.

4 Etre. — 5 « Et cette foi si pure, et ces doux souvenirs, et cette longue familiarité. » (Trad.

Là, mes vives agitations commencèrent à prendre un autre cours ; un sentiment plus doux s'insinua peu à peu dans mon âme, l'attendrissement surmonta le désespoir, je me mis à verser des torrents de larmes ; et cet état, comparé à celui dont je sortais, n'était pas sans quelque plaisir⁷ ; je pleurai fortement, longtemps, et fus soulagé. Quand je me trouvais bien remis, je revins auprès de Julie, je repris sa main. Elle tenait son mouchoir ; je le sentis fort mouillé. « Ah ! lui dis-je

50 tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre ! — Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée, mais que ce soit la dernière fois qu'ils auront parlé sur ce ton. »

1. Indiquer l'évolution des sentiments de Saint-Preux. En quoi les mouvements successifs de ce texte sont-ils comparables à ceux d'une symphonie ?
2. Étudier l'atmosphère du 1^{er} §. Comment la crise est-elle préparée ?
3. Comment éclate-t-elle au 2^e § ? Montrer comment un souvenir heureux peut faire naître le désespoir.
4. A quels signes reconnaissez-vous que le cœur de Julie a vibré à l'émotion de celui de Saint-Preux ?
5. Que peut nous faire présager cette scène quant à la suite du roman ? (cf. analyse, p. 294).
6. Tenter de faire sentir par des exemples précis le pouvoir de suggestion du style et du rythme.

V^e PARTIE. Rousseau célèbre la vie simple à la campagne et l'égalité sociale : dans un beau cadre naturel, parmi les occupations utiles, les affections domestiques et les joies de la bienfaisance, les cœurs purs goûtent le bonheur. La scène des vendanges couronne cette évocation.

Les Vendanges

Dans cette lettre, SAINT-PREUX décrit à Milord Edouard les vendanges à Clarens (V, 7). On notera la précision des détails et même des termes techniques ; les vendanges sont d'abord un travail ; mais elles sont aussi une fête, et un beau spectacle dont le paysage automnal constitue le décor. Puis Rousseau en vient aux idées économiques et sociales qui lui sont chères : une judicieuse répartition des tâches, qui bannit toute oisiveté, assure l'efficacité du travail dans la bonne humeur.

Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtaient d'heureuses vendanges ; les premières gelées en ont amené l'ouverture¹ ; le pampre grillé², laissant la grappe à découvert, étale aux yeux les dons du père Lyée³, et semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant que le ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misère ; le bruit des tonneaux, des cuves, des légrefass⁴ qu'on relie⁵ de toutes parts ; le chant des vendangeuses dont ces coteaux retentissent ; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir ; le rauque son des instruments rustiques qui les anime au travail ; l'aimable et touchant tableau d'une allégresse

10 générale qui semble en ce moment étendue sur la face⁶ de la terre ; enfin le voile de brouillard que le soleil élève au matin comme une toile de théâtre pour

— 7 Cf. p. 294, dernière ligne : « la coupe amère et douce de la sensibilité ».

— 1 Note de Rousseau : « On vendange fort tard dans le pays de Vaud parce que la principale récolte est en vins-blancs et que la gelée

leur est salutaire. » — 2 Par la gelée. — 3 Bacchus, dieu de la vigne et du vin ; le mot signifie en grec : « celui qui délire (des soucis) » (cf. l. 5). — 4 Grands tonneaux du pays. — 5 Auxquels on remet des cercles. — 6 La terre est probablement personnifiée.